

THEME I : INDEPENDANCE CHA !CHA ! DANSER ENFIN LE BON PAS

« La République du Congo a été proclamée et notre pays est maintenant entre les mains de ses propres enfants. Ensemble, mes frères, mes sœurs, nous allons commencer une nouvelle lutte, une lutte sublime qui va mener notre pays à la paix, à la prospérité et à la grandeur. Nous allons établir ensemble la justice sociale et assurer que chacun reçoive la juste rémunération de son travail.

Nous allons montrer au monde ce que peut faire l'homme noir quand il travaille dans la liberté et nous allons faire du Congo le centre de rayonnement de l'Afrique tout entière. »
(Patrice Emery LUMUMBA, 30 juin 1960)

CHEMIN POUR UN NOUVEAU DESTIN AFRICAIN :

Donner un sens à la commémoration du cinquantenaire des indépendances africaines

*Par Kä Mana**

Résumé

Partout où ont été commémorées les cinquante années d'indépendances de l'Afrique, les mêmes manifestations se sont rythmées dans une ambiance euphorisante dont les harmoniques de fond se rassemblent étrangement : défilés majestueux, soirées splendides de fête, colloques solennels, cérémonies religieuses magnifiques et débats médiatiques de haute tension.

Que signifie cette ressemblance des manifestations du cinquantenaire dans leurs apparences comme dans leurs structures profondes ? Globalement, elles sont des catalyseurs de nouveaux rêves et des révélateurs de nouvelles réalités essentielles pour l'Afrique. On doit voir en elles l'émergence d'une nouvelle volonté africaine de bâtir des sociétés unies, intégrées dans leurs diversités, solidairement prospères et réellement indépendantes. Mais on doit aussi voir en elles le dévoilement des obstacles que l'Afrique a accumulés contre elle-même face aux exigences d'invention de sa nouvelle destinée. Ces obstacles sont légion : corruption, étourderie, mal-gouvernance, culture d'autodestruction, mentalités prévaricatrices, identités meurtrières et anéantissement de l'esprit créateur. Aujourd'hui, les enjeux de la nouvelle indépendance africaine exigent la destruction de ces obstacles par des révoltes constructrices et par l'élaboration de mythes porteurs de sens pour changer l'Afrique et son destin, à partir d'une mise en valeur des atouts gigantesques et du potentiel extraordinairement riche dont disposent les pays africains face aux impératifs de l'avenir.

C'est là le chemin du nouveau destin africain : la route de la grande Afrique de l'espérance.

Introduction

Cérémonies de commémoration

Depuis le début de l'année 2010, j'ai observé avec passion les cérémonies de commémoration du cinquantenaire des indépendances africaines.

J'ai commencé mes observations au Cameroun, pays qui inaugura dès le 1 janvier 1960 le festival des auto-déterminations octroyées à l'Afrique par la France. Dans ce pays où je vis,

cinq manifestations ont particulièrement attiré mon attention par leur charge symbolique et leur puissance de signification globale.

Il y a eu d'abord le défilé grandiose et nimbé de fastes éblouissants organisé devant le Chef de l'Etat et ses prestigieux invités par les forces vives de la nation : les militaires, les militants des partis politiques, les hérauts zélés de la mouvance présidentielle, les jeunes et les grandes organisations de la société civile.

Il y a eu ensuite une féérique nuit musicale, un espace festif où furent rassemblées les grandes stars des cinquante dernières années face à un public de hautes personnalités de la nation. La nuit brilla de mille feux dans le décor enchanté du Palais des Congrès, l'un des bâtiments les plus emblématiques de la fierté du Cameroun indépendant.

Il y a eu aussi la rencontre des forces politico-intellectuelles pour penser la renaissance africaine, toujours au Palais des Congrès, avec les grandes figures de l'intelligentsia camerounaise et quelques représentants de la pensée africaine trillés sur le volet.

Il y a eu également des cérémonies religieuses de grande envergure organisées par les principales confessions de foi en présence des autorités politiques et administratives.

Il y a eu enfin des débats médiatiques des hommes de science que personne n'avait associés aux festivités officielles de l'indépendance, mais qui ont imposé dans les journaux et sur les écrans de télévision leur présence ainsi que leur propre vision de l'Afrique et du Cameroun dans la gestion de cinq décennies de liberté.

Ces manifestations qui ont frappé mon esprit au Cameroun, je me suis rendu compte qu'elles ont pratiquement rythmé de la même manière toutes les commémorations du cinquantenaire de l'indépendance en Afrique. Particulièrement au Sénégal, au Congo, au Gabon, en RDC et au Bénin, nations dont j'ai suivi avec chaleur les festivals des fêtes de l'indépendance dans tous leurs élans grandioses et dans tous leurs éblouissements pathétiques.

En réfléchissant à ces manifestations et à la manière dont elles se sont structurées partout en Afrique, j'ai compris que leur déroulement n'a pas jailli du hasard ni surgi d'une imagination désordonnée. Il a obéi à une logique de profondeur où sont mis en musique des schèmes d'intelligibilité des indépendances africaines et de leur signification dans nos sociétés aujourd'hui.

Schèmes de fond

Dans la présente réflexion, j'aimerais mettre en lumière ces schèmes de profondeur et les prendre comme socle pour repenser les indépendances africaines et ouvrir la voie à une vision fertile de la liberté des peuples africains aujourd'hui.

Mais de quels schèmes d'intelligibilité s'agit-il ? J'en vois essentiellement cinq, qui correspondent aux manifestations dont ils organisent le sens et les enjeux pour toute personne qui réfléchit aujourd'hui sur l'avenir de la liberté en Afrique. Il s'agit, en fait, des structures logiques suivantes :

- le schème idéologique de la construction d'une certaine conscience populaire par des célébrations rythmées en symbiose avec les pouvoirs en place ;
- le schème ludique de la mise en ivresse de l'être pour que la société dans son ensemble échappe un temps à l'étouffante crise qui brime la vie des pays africains ;

- le schème utopique de la liberté comme mise en musique vitale de nouveaux rêves et de nouvelles espérances pour transformer positivement et profondément l'Afrique ;
- le schème métaphysique de l'usage de la religion dans l'orchestration politique du cinquantenaire, avec en prime, l'instrumentalisation des forces spirituelles par les maîtres de l'ordre politique régnant;
- le schème scientifique qui recherche une compréhension profonde des indépendances africaines sans complaisance ni manipulation de l'imaginaire populaire par des pouvoirs en place.

Mon souci dans la réflexion que vous allez lire est d'analyser un à un ces schèmes et d'interroger les visions, les impératifs et les enjeux d'avenir ils comportent.

Défilés, parades et exhibitions en honneur de la liberté

A mes yeux, le défilé grandiose de Yaoundé, avec ses fastes déployés devant les autorités politiques et administratives, n'a pas été une simple cérémonie festive à la gloire de l'indépendance du pays. Il a, si l'on peut dire, visibilisé quelque chose de plus profond et de plus décisif pour la réflexion sur la destinée africaine : un schème d'intelligibilité de l'indépendance que je qualifie de schème idéologique.

Je désigne par ce terme la construction imaginaire d'une réalité à laquelle les forces sociales dominantes et les classes dirigeantes donnent une percussive particulièrement vitalisante, pour faire adhérer à leur projet de société et à leur forme de gouvernance l'ensemble de la population. Ces populations qu'elles cherchent à fasciner par un rituel sacralisé de commémoration dans une symbolique nationale fastueuse et somptueuse.

A cette population éblouie, on propose une certaine image du pays, une certaine représentation de sa réalité et une certaine idée de son destin. Dans cette dynamique idéale gestuellement rythmée par les énergies les plus représentatives de la société, l'indépendance est présentée comme la célébration des victoires du pouvoir en place et la théâtralisation de sa puissance pour conduire le peuple vers la réalisation de ses rêves les plus torrides.

Ce que les forces dominantes et les classes dirigeantes cherchent dans les cérémonies de commémoration de l'indépendance, c'est en fait de concrétiser de manière particulièrement saisissante l'une des fonctions qu'assume l'idéologie dans toute société : la fonction d'intégration, pour parler comme Paul Ricœur. La commémoration est ici un rite de légitimation du pouvoir et de ses choix. Elle joue le rôle de mise en scène de l'autorité et de mise en branle des émotions et des pulsions pour que le peuple embrasse la vision que les dirigeants ont du passé, du présent et du futur de la nation. On crée et valide ainsi une union sacrée où sont solennisées les plus belles des aspirations de toute la nation. Celle-ci trouve un moment dans les cérémonies proposées quelque chose comme une âme commune, un même souffle de vie et de foi, un même esprit et une même volonté de constituer réellement une communauté de destin.

Mais pourquoi les forces sociales dominantes et les classes dirigeantes éprouvent-elles tant le besoin de célébrer ces grandes commémorations des indépendances en Afrique ? Pourquoi le font-elles dans toutes ces vastes et plantureuses dynamiques d'affirmation de l'union sacrée de l'unité et d'intégration de la nation ? N'y a-t-il dans leur choix que cette passion positive de théâtraliser l'être-ensemble d'une communauté historico-sociale et de solenniser ainsi leur

propre légitimation comme pouvoir indubitable dans ses choix et incontestable dans son projet ?

Pour toutes les personnes qui sont sensibles aux fonctions de l'idéologie dans une société, il est clair que derrière la rythmique de légitimation et les harmoniques d'intégration se cache une autre fonction essentielle : celle de la déformation du réel, de la production d'une fausse conscience sociale et de la dissimulation des conflits de fond, des contradictions irrépressibles et des violences destructrices qui traversent l'espace social dans son fonctionnement concret. De ce point de vue, la commémoration des indépendances joue comme un masque social, ou plus exactement, pour reprendre une image de Gabriel Vahanian, comme le déploiement d'un écran au double sens de ce terme : un dispositif qui cache quelque chose (écran de fumée) et un instrument qui donne à voir une réalité (écran de télévision).

Ce que l'on cache derrière les défilés grandioses, et les parades éblouissantes, ce sont les échecs, les incohérences, les contradictions, les violences et les terreurs des indépendances dans les champs cruciaux de la vie des nations africaines. L'échec du développement. Les incohérences des gouvernances sous perfusion. Les violences des pays en proie aux conflits. Les guerres féroces ainsi que les terreurs des politiques des « présidents fondateurs » et des « guides éclairés ».

Ce que l'on cache, c'est l'incapacité de tout un continent à marcher sur ses propres jambes, à utiliser ses propres forces et à forger son propre destin dans une modernité fructueuse et épanouie.

Ce que l'on cache, c'est le cimetière des plans de construction nationale qui n'ont pu vaincre ni le tribalisme, ni la corruption, ni la décomposition morale, ni l'endettement chronique, ni la folie erratique des démocraties de façade.

Les manifestations comme les grands défilés pour commémorer les indépendances n'obstruent pas seulement la possibilité de prendre conscience des résultats calamiteux de cinquante ans d'autodétermination clopin-clopant, voir chaotique, dans beaucoup de pays africains. Elles montrent aussi les problèmes de fond dont elles ne sont que l'écran pour les personnes qui savent regarder la société comme on regarde la télévision dans la réalité des images qu'elle donne à voir.

Au cours du magnifique défilé de Yaoundé, au Cameroun, par exemple, devant le chef de l'Etat et tous ses invités prestigieux, quelle ne fut pas la surprise de tout ce monde et de toute la nation lorsque les militants d'un grand parti d'opposition, qui défilaient pourtant en bon ordre et en toute élégance, sortirent du dessous de leurs impeccables uniformes des tracts inattendus. Des tracts qu'ils exhibèrent fièrement devant le président de la République, avec des slogans pour contester la commission électorale mise sur pied pas le pouvoir en place.

Le symbole était fort et son aura très significative. Par eux, le défilé prit l'allure d'un véritable écran de télévision : le Cameroun se dévoilait dans une certaine réalité qu'il masquait derrière la puissance de sa commémoration festive de l'indépendance ; il s'exhibait comme une nation déchirée en profondeur, traversée par des conflits politiques de fond et menacée à tout moment par d'orageuses violences.

Quand on sait lire derrière les apparences, on ne pouvait pas ne pas comprendre que l'important dans le défilé comme celui de Yaoundé n'était pas seulement ce qui se montrait, mais également ce qui se cachait : un pays aux prises avec de gigantesques problèmes de sa

construction comme nation.

Partout en Afrique, tout au long de l'année du cinquantenaire des indépendances, des défilés comme celui du Cameroun ont été glorieusement organisés et ont eu à es yeux la même double fonction idéologique que dans la nation de Pal Biya.

Le Sénégal a rythmé son grand défilé au mois d'avril. Il l'a magnifiquement intégré dans des festivités illuminées par l'inauguration du monument de la renaissance africaine, une œuvre splendide que le pouvoir en place a solennisé pour sa propre gloire pendant que les opposants au régime organisaient dans la rue une grande marche de protestation, qui contestait la pertinence, la validité, l'importance et la signification d'un tel monument dans un pays frappé de plein fouet, à cause de la crise mondiale, par d'indicibles misères et d'inénarrables souffrances sociales.

La RD Congo a eu aussi sa propre fête du cinquantenaire avec des prestigieux invités comme le Roi des Belges et le Secrétaire Général de l'ONU. Elle a eu ses parades pompeuses pour frapper les esprits pendant que les forces sociales de résistance et de révolte libéraient leur propre discours de remise en question du pouvoir en place dans les médias et sur la place publique. Des monuments majestueux ont été inaugurés en honneur de premier président du pays, Joseph Kasavubu et en l'honneur du peuple congolais lui-même pour sa passion de l'indépendance. Le boulevard triomphal au cœur de la Capitale a brillé de tous ses éclats, dans une orgie de lumières jamais connue de mémoire de Congolais. Le pays a ainsi baigné dans une image de sa propre grandeur qu'il veut désormais assurer comme un destin de splendeur sans limites.

Dans le registre de la démesure festive, le Congo-Brazzaville et le Gabon ont fait de leur commémoration un sommet dans l'art de mobiliser les militants et de glorifier les princes au pouvoir. En même temps, comme en sourdine et de manière feutrée, des forces de résistance et de révolte ont partout répandu des murmures outrés sur les dépenses somptuaires dans des pays en pleine crise, comme si elles ne voyaient dans la célébration des indépendances qu'une expression, grandeur nature, de la mauvaise gouvernance caractéristique des Républiques africaines totalement incohérentes.

Dans ces pays comme dans d'autres qui sont entrés dans la danse du festival des indépendances, la fonction idéologique de la commémoration de l'autodétermination a joué à fond comme puissance d'intégration et comme force de dissimulation. C'est cette double fonction qu'il est intéressant d'interroger pour savoir ce qu'ont été les cinq décennies de nos autodéterminations africaines et ce que nous voulons maintenant construire comme nouveau projet d'indépendance.

Si nous nous situons dans cette perspective, nous pouvons dire que tous nos défilés nimbés de splendeur et de magnificence devront être interprétés comme des dynamiques dont le sens dissimulateur ou intégrateur est de nous obliger à repenser de fond en comble notre être africain dans ses problèmes vitaux aujourd'hui et face à l'avenir.

Quand un pays se dissimule ses propres problèmes dans des fêtes somptuaires, le mensonge public qu'il solennise dit profondément ce qu'est l'être même de la nation. On l'a vu particulièrement en RDC. Tous les fastes du défilé visaient à présenter aux yeux du monde un pays « uni » autour de ceux qui le dirigent, une nation pleine de confiance en ceux qui le dirigent, une nation gonflée d'espérance et engagée avec ferveur et volonté l'énergique dans la construction de son futur. Un pays dont l'élan vers l'avenir est « boosté » par la présence

des hautes personnalités mondiales, le Roi des Belges et le Secrétaire général de l'ONU notamment, à la commémoration de cinquantenaire de l'indépendance.

Cette image du Congo par lui-même n'a été cependant que le côté positif d'un certain Congo qui brille dans une bulle de rêve. De ce point de vue, elle a joué sans aucun doute le rôle d'un levain d'intégration nationale et d'une énergie de légitimation utile pour le pouvoir en place. On n'y a magnifié un peuple heureux et chaleureux. On n'y vanté les atouts d'une population qui veut réussir son destin. On n'y a glorifié un jeune chef d'Etat de plus en plus à l'aise dans ses habits de Raïs pimpant et prometteur.

Il y a eu ainsi une certaine vérité profonde de l'être congolais dans cette vision des réalités : un peuple qui veut être heureux. Un peuple qui veut vivre uni. Un peuple qui veut un futur de lumière et de bonheur.

Mais que se cache-t-il derrière cette image et cette vérité que la RDC a proclamée à la face du monde ?

Pour ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, les festivités de commémoration de l'indépendance de la RDC ont dit une autre vérité sur l'homme congolais. Une vérité aussi profonde, si pas plus, que celle de la fonction idéologique d'intégration sociale et de légitimation du pouvoir.

Cette vérité est celle-ci : le peuple congolais est un peuple qui n'as jamais su véritablement et qui ne sait pas encore réellement, aujourd'hui même, ce qu'être indépendant veut dire. C'est un peuple qui n'a jamais su et qui ne sait pas, aujourd'hui même, comment on devient indépendant ni comment on garantit et assure de façon pérenne son indépendance. C'est un peuple dont le pouvoir en place et les populations n'ont pas ancré en profondeur une vision claire et une intelligence vive des exigences et des enjeux de la liberté et de l'autodétermination.

Si ce peuple avait compris ce qu'être indépendant veut dire, il aurait vécu ses cinquante dernières années avec la conviction que le vrai nom de l'indépendance, c'est le développement matériel, le développement politique, le développement économique, le développement mental et le développement culturel. Cinquante ans après les indépendances tout donne l'impression que rien de décisif n'a été fait dans ces domaines au Congo. Tout donne l'impression de tanguer entre espoir et désespoir, entre volonté de réussite et fatalité de la défaite.

Il convient maintenant de prendre conscience de cela et de penser désormais la nouvelle indépendance de la RDC selon une dynamique du développement en profondeur. Cela conduirait à une nouvelle conscience congolaise : la conscience d'un peuple qui ne serait pas content de faire partie des nations les plus pauvres et qui ne célébrerait pas comme une victoire cinquante ans après son indépendance, le fait d'être internationalement considéré comme un pays pauvre très endetté (PPTE).

Ce qui vaut pour la RDC vaut pour tous les pays africains. Ils devraient désormais comprendre que notre indépendance n'est pas derrière nous dans les allégresses des années 1960 ni aujourd'hui dans les pompes des célébrations excessives. Notre indépendance devra être en nous comme une volonté inextinguible et devant nous comme une tâche, une conquête et un défi de notre destinée.

Comment construit-on une telle indépendance ? En assumant et en développant un triple pouvoir à l'échelle individuelle et collective :

- le pouvoir de réussir le développement infrastructurel grâce à l'énergie du travail créateur qui réponde aux besoins fondamentaux des êtres humains (besoins de se nourrir, de se vêtir, de se loger, de se déplacer et de vivre dans un cadre sain ;
- le pouvoir de se doter d'un type d'esprit susceptible de garantir la liberté et de forger une gouvernance participative à l'intérieur des frontières nationales ;
- et le pouvoir de tisser avec les autres personnes et les autres peuples des relations d'inter-fécondation et d'inter-enrichissement pour résoudre les grands problèmes de l'humanité.

Ce triple pouvoir, beaucoup de pays africain qui se croient indépendants ne l'ont pas développé comme la vraie puissance de leur être créateur. Il ont l'impératif de développer cette puissance en eux, car la vraie indépendance dont nous avons besoin, c'est ce pouvoir d'être des personnes, des peuples et des nations qui réussissent leur destinée par leur dynamisme créateur.

Musique, danses et anthropologie de l'indépendance

Toute une nuit, au Palais des Congrès de Yaoundé, la télévision nationale du Cameroun a offert au peuple camerounais l'un des moments les plus pathétiques et les plus éblouissants de la commémoration de l'indépendance du pays. C'était une véritable nuit des prodiges artistiques, avec tous les grands noms de la musique du pays, les anciennes gloires comme les nouvelles étoiles au zénith de leur efflorescence. Tout cela dans une ardente ambiance fusionnelle animée par les montres sacrés de la télévision nationale d'hier comme d'aujourd'hui.

Ce qui m'a le plus frappé au cours de cette soirée, c'était la manière géniale dont un schème spécifique a été utilisé pour mobiliser les esprits, les cœurs et les consciences : le schème que je qualifie globalement de ludique. Il faut entendre par là la dynamique d'ébullition qui embrase dans une immense joie communautaire toute la réalité sociale en la faisant resplendir comme un immense espace imaginaire d'un jeu fascinant qui brille de mille feux.

La joie au Palais des Congrès de Yaoundé, c'était un fabuleux concert géant, comme on dit en langage journalistique : un immense, un gigantesque, un pharaonique jeu de scène où l'on offrait à une nation la possibilité de se voir elle-même selon un double angle :

- l'angle du divertissement pour suspendre un temps tous les côtés tragiques et traumatiques de l'existence et entrer dans la sphère d'une certaine ébriété vitale et d'un certain délire de vivre qui soient capables de mobiliser tous les affects profonds dont la musique seule connaît le secret tonique et les exubérances ;
- l'angle d'une célébration mémorielle où l'art musical scandé selon les rythmes de la succession des générations a exprimé à merveille l'unité d'un pays comme histoire et sa conscience comme passion et comme liens de profondeur.

La double dynamique du schème ludique s'est aussi retrouvé au cœur de la célébration de l'indépendance en RD Congo. S'il y a un domaine où, pendant cinquante ans, ce pays a brillé de tout son génie, c'est bel et bien le domaine de la musique comme puissance ludique et passion orageuse. C'est même par ce côté que les indépendances africaines ont été d'emblée célébrées comme indépendances « cha ! cha ! ». C'est-à-dire des indépendances à danser et à « délirer » au lieu d'être une réalité à penser et à vivre comme défi et comme vision radicale de liberté. Le Congo-Brazzaville, dont le destin musical est indissociable du génie de la RDC,

a aussi donné à la musique une place centrale dans sa vision des indépendances. Il a tenu à montrer à la face du monde que son peuple constitue un des terreaux les plus fertiles de la chanson moderne et de la danse, avec des noms parmi les plus glorieux de toute la musique africaine. Musique et danses ont été aussi les fibres profondes des solennités du cinquantenaire des indépendances au Sénégal, avec des dépenses faramineuses dont on peut sérieusement se demander s'il valait la peine de les engager rien que pour chanter, danser et boire à gorges épanouies.

Mais quel est le sens de toutes ces solennités « cha ! cha ! » ? N'ont-elles été qu'un moment d'orgies fusionnelles et de beuveries volcaniques ? D'un certain point de vue, on peut effectivement considérer que la fureur de célébrer les indépendances a manifesté l'une des crises les plus profondes de nos sociétés africaines : la crise du sens des finalités essentielles, pour reprendre une expression de Marc Augé. Je veux dire que par la manière dont la fonction ludique de l'ébriété collective et de danses endiablées a dominé les festivités du cinquantenaire, le peuple a eu tendance à oublier les vrais devoirs d'indépendance et les vrais pouvoirs de liberté qui sont les lames de fond pour construire l'avenir. Il n'a pas compris que l'indépendance est une manière d'être et non pas un mode de danser et de se saouler d'alcool. Il n'a pas donné l'impression de comprendre que toute célébration mémorielle de la liberté est un temps de questionnement sur les finalités de l'être-ensemble, une période pour exalter la liberté et toutes les valeurs qu'elle exalte contre les « folies » et les délires des mentalités de soumission et d'esclavage.

Pourtant, ce sont ces « folies » et ces délires qui se sont dévoilés dans beaucoup de pays comme une véritable manière d'être pour les populations. L'état dominant et presque normal de l'existence dont on s'accommode en voulant transformer toute l'existence sociale en une vie « cha ! cha ! », pour masquer consciemment ou inconsciemment l'accoutumance aux oppressions de toutes sortes, depuis celles de la misère matérielle jusqu'à celles des despotismes tropicaux et des pesanteurs culturelles qui ne permettent pas de libérer les énergies de développement. Au fond, la célébration de l'indépendance « cha ! cha ! » n'est que la théâtralisation problématique d'une existence dominée par la logique du ludique : par l'ivresse qui détruit en profondeur une grande partie des forces rationnelles de l'être.

La manière dont cette logique du ludique est liée au développement exponentiel des brasseries en Afrique est frappante. Elle a créé toute une culture : la culture d'enivrement vertigineux dont chaque fête est la manifestation inquiétante. On boit beaucoup au Cameroun et en RD Congo, conformément à cette logique d'ensemble. On boit beaucoup au Gabon et au Congo-Brazzaville, toujours selon la même logique. A l'occasion la célébration du cinquantenaire de l'indépendance, cette logique d'une existence alcoolique endiablée a donné toute la mesure de son étourdissante magnificence.

Dans ce vertige s'inscrit un autre phénomène de fond pour des peuples qui chantent et qui dansent l'indépendance plus qu'ils ne la pensent ni la construisent. Puisqu'une telle indépendance ne résout aucun problème de fond dans la vie de tous les jours, le petit peuple noie son existence dans la soumission aux jeux de hasard et dans la fascination de ces jeux sur tout l'imaginaire populaire. Les jeux deviennent une sorte d'opium et de béance psychique qui font croire qu'on peut dormir pauvre et se réveiller riche. Ils créent un mythe d'enrichissement facile qui fracasse toutes les normes du travail, de la rigueur vitale, du mérite et de l'excellence. Toutes ces dynamiques éthiques perdent leur sens dans l'esprit de la société. Elles ne sont plus vécues comme la substance d'une indépendance comprise comme principe de création d'une destinée de vraie liberté. Alors que l'indépendance comme force de

la liberté exige une intelligence créatrice toujours en action, la culture du vertige ludique et alcoolique détruit la capacité sociale de penser et d'agir pour transformer profondément et positivement l'existence.

Face à cette réalité, la structure profondément ludique des célébrations de nos cinquante ans d'autodétermination doit susciter maintenant une réflexion de fond sur notre idée de l'indépendance comme structure d'être : une structure où la musique comme diversion, la danse comme délire, l'alcool comme exutoire et les jeux de hasard comme vertige d'imbécilisation populaire dévoilent nos angoisses existentielles et anéantissent en même temps l'énergie créatrice de notre être dans une culture d'étourderie.

Aujourd'hui, cette culture d'étourderie s'alourdit de nouveaux phénomènes sociaux plus inquiétants encore. Je veux parler d'une part du développement de la consommation des drogues douces et fortes dont l'Afrique devient de plus en plus une plaque-tournante mondiale, et d'autre part du déploiement intempestif du commerce du sexe, avec son cortège de prostitution à grande échelle et de trafic massif d'enfants à des fins d'exploitation sexuelle. Ces phénomènes sont les symptômes d'une société qui perd de plus en plus ses repères éthique fondamentaux. Les symptômes d'un type global d'esprit qui s'est créé en cinquante ans d'indépendance et qui se développe au vu et un au de tous et de toutes : l'esprit de l'homme africain débile et jouisseur, chantant et dansant constamment pendant que son espace vital explose et s'effondre ; jouant, s'amusant, se droguant et se prostituant copieusement pour ne pas s'astreindre à penser les vrais problèmes et les vrais enjeux de son existence.

C'est cet homme africain que la commémoration des cinquante ans des indépendances met en lumière dans la centralité qui a été accordée aux musiques tonitruantes, aux danses endiablées et aux flots d'alcool pendant les fêtes du jubilé de notre liberté.

Je dois dire nettement ceci : les soirées musicales organisées en Afrique dans le cadre des commémorations de l'indépendance, tout comme les célébrations festives abondamment arrosées dans toutes les couches de nos populations, ont été l'occasion d'une double mise en scène de l'être africain.

Une mise en scène positive d'abord : l'expression solennelle de la joie de vivre d'une société et la célébration d'une ressource collective intégratrice où l'unité nationale et l'union des cœurs, des âmes et des esprits ont été affirmées avec force comme énergie du destin africain.

Une mise en scène négative ensuite : le dévoilement d'une culture du vertige, de l'étourderie et de l'imbécilisation des populations condamnées à chanter et à danser l'indépendance au lieu de la penser, de la construire et de la vivre en vérité.

Aujourd'hui, le défi est rompre avec le négatif pour valoriser le positif. Il est de penser, de construire et de vivre une nouvelle indépendance, en rupture avec l'indépendance « cha ! cha ! », dans le cadre d'un nouveau destin fondé sur les enjeux de la renaissance et de la reconstruction africaines. Une telle indépendance n'est ni dans la bière, ni dans la drogue, ni dans le commerce du sexe, ni dans les musiques étourdissantes, ni dans les danses crétinisantes. Elle n'est pas dans le « ludisme » d'une société en ébriété ou en délire. Elle est dans la capacité de réfléchir et de libérer les énergies créatrices, inventives et innovantes pour répondre aux défis du présent et de l'avenir.

En RD Congo où fut lancée la mode de l'indépendance « cha ! cha » comme dans beaucoup d'autres pays africains qui sont entrés dans la même danse, une telle vision nouvelle de la

nouvelle indépendance est capitale et cruciale. Elle nécessite une véritable révolution de l'être dans une société où les modes de musiques et de danses structurent fortement les mentalités et se vivent comme une véritable construction sociale de la réalité dans un « ludisme » complètement loufoque et destructeur.

Aujourd'hui, après les illusions euphorisantes de la fête, il est urgent de recadrer la vision de l'indépendance partout en Afrique afin de renverser la faveur du ludisme au profit de la pensée et du travail créateur. C'est à ce prix que l'on passera concrètement de l'indépendance ludique à l'indépendance réelle.

3. Intellectuels organiques et utopies d'une nouvelle indépendance

Si la musique, les danses, les sports, les jeux de hasard et les orgiaques beuveries qui ont ponctué la célébration des indépendances africaines manifestent toute une anthropologie à détruire en Afrique, il faut aussi considérer les réflexions des forces intellectuelles d'Afrique à cette occasion comme la révélation d'une anthropologie qui exprime une certaine idée et une certaine image de la liberté dans nos pays.

Au Cameroun, pour commémorer le cinquantenaire de l'autodétermination de la nation, un grand colloque international a été organisé sous les auspices du pouvoir en place. Il portait sur le thème de la renaissance africaine. Une renaissance qu'il s'agit de refonder et de redynamiser cinquante ans après le tournant de 1960.

Ce qui m'a personnellement frappé dans cet événement, c'est la manière dont les intellectuels organiques du Cameroun se sont mis, consciemment ou inconsciemment, au service du pouvoir politique et sont entrés dans une logique politicienne qui a fait d'eux plus des instruments entre les mains du Prince que des créateurs de nouvelles idées pour la renaissance de l'Afrique.

Cela m'a d'autant plus frappé que le même scénario s'était déjà produit au Sénégal où le président de la République s'était fait lui-même le centre de gravité d'un dispositif intellectuel autour duquel des intellectuels tournaient comme des astres recevant leur lumière du soleil qu'est le Prince régnant. Ces intellectuels n'ont eu essentiellement pour charge que de diffuser les idées du pouvoir en place auprès des populations et de servir de faire-valoir au Chef suprême devenu Grand Maître à penser. Elles ont ainsi conféré à ce chef un nouveau statut d'oracle sans faille.

A la suite du Sénégal, le Cameroun a suivi le même schéma. Le discours du président de la République au colloque de Yaoundé y a joué le rôle d'un véritable discours de la méthode pour la renaissance africaine, sans que les forces intellectuelles présentes se demandent si une telle méthode correspondait à la manière dont le Cameroun est gouverné et si une telle gouvernance est un vrai modèle pour le rayonnement de l'Afrique dans le monde. Le président a parlé comme l'oracle et les intellectuels ont magnifié dans une étonnante unanimité le génie du Maître des lieux.

Qu'est-ce que les expériences comme le colloque de Dakar et la rencontre de Yaoundé dans le cadre du cinquantenaire de l'indépendance révèlent comme enjeux de fond pour la réflexion et l'action aujourd'hui ? Plus exactement, que dévoilent-elles et que masquent-elles tout à la fois ?

Je me situe d'abord du point de vue positif pour voir ce qu'il y a eu de fécond dans ces

rencontres. Sous cet angle de vue, le plus positif de ces manifestations intellectuelles a été l'exaltation du schème utopique dans l'intelligence qu'une société doit avoir d'elle-même et dans l'image qu'elle doit se donner dans la construction de sa destinée. J'entends par schème utopique la fonction des hommes et des femmes de culture et de réflexion pour imaginer des changements de fond dans l'ordre social, et surtout pour ouvrir au futur de leur peuple des perspectives de vie différentes du présent.

Le schème utopique fournit ainsi des nouvelles rationalités et des nouvelles valeurs à partir desquelles l'avenir peut être pensé et proposé comme destin et comme possibilité novatrice en termes de qualité d'être et de vie. L'utopique ne doit pas être entendu comme de l'onirisme impuissant. Elle désigne plutôt un principe et une dynamique d'action et de transformation sociale.

Si nous regardons la question de l'indépendance du point de vue de ce schème utopique, il est clair que les rencontres de Dakar et de Yaoundé ont joué, rien que par leur existence même, le rôle capital d'alerte théorico-pratique sur l'urgence de penser les défis et les enjeux de l'indépendance dont l'Afrique a besoin aujourd'hui. A Dakar comme à Yaoundé, il était nécessaire d'affirmer que le vrai nom de l'indépendance, c'est la renaissance africaine. Il était indispensable de faire clairement voir à tous et à toutes en Afrique et dans le monde que le continent africain doit s'engager sur la voie de cette renaissance indomptable, socle pour de nouveaux rêves, pour une nouvelle espérance et pour « la nouvelle frontière » du destin africain.

Une telle dynamique existe. Pour la transformation de nos sociétés, elle consiste en la mise sur pied des nouvelles rationalités et des nouvelles valeurs pour la renaissance du continent.

Au cœur de ces rationalités et de ces valeurs devront vibrer le besoin de connaissances et de savoirs, le besoin de science et d'échanges scientifiques, le besoin de recherche et d'organisation commune des dynamiques de recherche et de pensée dans une sorte de panafricanisme de l'intelligence.

Mais de telles rationalités et de telles valeurs n'ont aucune chance de réussir si elles ne sont pas nourries par des options et des optiques d'humanité dont le discours du président Camerounais au colloque du cinquantenaire a rendu compte en termes de confiance de l'Afrique dans sa propre culture et d'ouverture fertile de l'esprit africain au suc profond des civilisations du monde. Sans cette foi des Africains en l'humanité africaine et en l'humanité du monde, il n'y aura ni renaissance de l'Afrique ni construction d'un nouvel ordre du monde où le continent africain aurait un rôle fondamental à jouer. L'Afrique doit non seulement rêver sa renaissance et rêver une nouvelle humanité, mais aussi, et surtout, bâtir petit à petit, un nouveau destin. Malgré les embûches et les échecs, elle est appelée à se mettre sur une nouvelle voie d'invention de son avenir. Telle est, en fait, l'utopie véritable pour notre continent. Cette utopie a son côté faste et splendide. Mais elle a aussi son revers inquiétant et problématique.

Le revers de tout le schème d'utopisme de l'intelligence tel que les colloques de Dakar et de Yaoundé l'ont mis en œuvre, c'est le cadre essentiellement politico-politicien qui a servi de chapiteau à son élaboration et à son déploiement. Un tel cadre présuppose que les changements de fond ne peuvent s'opérer dans une société que selon les dynamiques politiques mises en branle par les pouvoirs en place alors que toute la mémoire de nos indépendances montre comment ces pouvoirs ont conduit nos pays, globalement parlant, à des bilans au mieux mitigés et au pire profondément catastrophiques en cinquante ans

d'autodétermination spécifique.

Au lieu de s'inscrire dans la voie des pouvoirs en place, n'appartient-il pas aux forces intellectuelles de tracer de nouvelles voies de refondation politique en Afrique et d'avoir pour perspectives de changer le monde sans se laisser phagocyter par les logiques actuelles des classes dirigeantes ? En RDC particulièrement, nous savons à quel point la voie politico-politicienne de la gouvernance du pays a conduit à un cul-de-sac. Nous savons à quel désarroi, à quels traumatismes, à quels marasmes et à quelles désillusions elle nous a conduits. Nous connaissons tous les coins et les recoins de la violence, des carnages et de la destruction à grande échelle. Nous savons à quelle catastrophe aboutit une société si celle-ci est entre les mains des pouvoirs bêtement dictatoriaux et sanguinaires, surtout quand ces pouvoirs exaltent et promeuvent des identités meurtrières au lieu de construire une véritable nation soudée dans son ambition de réussir le développement.

Ce que la RDC a vécu, toute la région des Grands Lacs l'a vécu. L'Afrique dans sa grande majorité a eu son calvaire des dictatures militaires et de la destruction de ses dynamiques de créativité et de ses harmoniques de volonté inventive.

Quand on a vécu de telles expériences, on ne peut pas penser prioritairement l'indépendance comme un problème politique. On doit la penser comme un problème anthropologique fondamental, celui de notre capacité à vivre comme des êtres libres et à faire de notre liberté le levier pour la construction d'une nouvelle société. Un tel enjeu conduit à comprendre autrement la politique dans son essence et dans sa pratique. Il conduit à se convaincre que le champ politique n'est pas l'apanage d'une caste particulière dans une structure pyramidale blindée dans sa puissance. A cette lumière, la politique devient l'énergie collective, communautaire, publique de transformation sociale pour tous ceux et toutes celles qui veulent changer le monde en mobilisant le génie créateur des citoyens.

La nouvelle indépendance, c'est cette énergie-là : cette énergie des rationalités et des valeurs à mobiliser pour une action radicale de transformation profonde et positive du destin de l'Afrique dans le monde.

Métaphysique de l'indépendance : ce que la religion dévoile

Il y a lieu de mettre maintenant en relief un autre schème d'intelligibilité qui se dégage des cérémonies de célébration du cinquantenaire des indépendances africaines : le schème métaphysique. Il concerne l'intrusion massive de la religion dans la commémoration de l'autodétermination des pays africains. Plus exactement, il s'agit de l'instrumentalisation de la religion par les pouvoirs publics en vue de leur légitimation spirituelle à partir du monde invisible.

Au Cameroun, les grandes confessions religieuses ont chacune organisé leurs cérémonies de commémoration, avec une implication directe ou indirecte de l'Etat. Au Sénégal aussi, la présence religieuse dans les célébrations a été très visible : elle obéit à un contexte particulier où les autorités religieuses et les pouvoirs politiques ont des relations fortement étroites d'appui mutuel et d'interdépendance souvent ambiguë depuis l'accession du pays à la souveraineté nationale. Mais c'est en RD Congo que l'on a vu avec le plus de netteté se nouer des relations d'instrumentalisation claire des forces spirituelles par les pouvoirs politiques. Signe manifeste de cette instrumentalisation, la première dame du pays a solennellement décrété un jeûne public de repentance et de conversion fortement animée par les chefs religieux. Cela lui a

permis d'organiser, avec forte mobilisation des médias publics et privés, des visites aux communautés de foi. Ces visites furent ponctuées par un message clair où le cinquantenaire de l'indépendance devait être perçu comme un grand moment spirituel de prière et d'humiliation afin que Dieu bénisse en abondance le Congo. Les discours religieux de l'épouse du Président de la République ont été rythmés par des cérémonies de forte intensité comme les défilés et les rassemblements à travers tout le pays.

Religion et politique ont ainsi lié leurs destins pour structurer une certaine manière d'être et de vivre la commémoration de l'indépendance. Mais que signifie exactement ce lien à un moment aussi solennel que le cinquantenaire de l'autodétermination africaine ?

A mon sens, il y a dans ce lien la révélation d'une dimension profonde de l'indépendance de nos nations : l'affirmation de l'importance des valeurs spirituelles dans l'existence des communautés historiques et sociales. Ces valeurs concernent le sens qu'un peuple, qu'une nation, qu'une civilisation donne à son destin et ouvre comme perspective de transcendance à l'être-ensemble de ses membres. La transcendance désigne ici soit la force supérieure des intérêts communs, soit la puissance d'intégration sociale des valeurs communautaires, soit l'énergie d'ouverture à la dimension ultime de la vie et à l'Être suprême comme garant absolu de la vie dans toutes ses charges significatives.

Dans beaucoup de pays africains où la religion est encore la substance essentielle de la vie, Dieu est perçu par les confessions religieuses comme le socle qui fonde l'être essentielle et garantit la solidité des grandes valeurs de l'humain. Il est clair que ce que les religions visent, c'est la transformation de l'économie et de la politique par l'énergie de la spiritualité, afin d'humaniser la société dans son ensemble par le limon de la foi.

Mais derrière ce beau paysage de la présence des religions dans les manifestations de célébration du cinquantenaire se cachent des phénomènes plus sombres et plus inquiétants. Je pense avant tout à la manière dont les religions sont instrumentalisées par les pouvoirs politiques afin qu'elles deviennent le baume pour les misères de l'existence et un exutoire facile pour les colères, les contestations et les révoltes des citoyens,

Quant des population entières se réfugient des jours et des nuits dans la quête des miracles au lieu de faire de la période de commémoration du cinquantenaire un levier pour mobiliser les communautés de foi en vue e changer la conscience citoyenne et de transformer globalement la société par l'engagement politique de fond, il y a problème.

Quand l'enthousiasme spiritualiste supplante les interrogations de fond dans les communautés de foi concernant la signification et les enjeux réels de l'indépendance à bâtir, il y a problème. Il y a problème quand l'inflation du divin en Afrique éclipse dans la tonitruance des musiques religieuses les exigences d'une pensée humaine en quête d'avenir par l'énergie de la rationalité. Ce problème, c'est justement l'incapacité de la religion à changer la société et son enfermement dans le folklore spiritualiste et dans le vertige des prodiges factices et spécieux au moment où l'on attend d'elle des orientations éthiques et spirituelles pour construire la nouvelle indépendance.

Dans une société où la crise économique et financière condamne des populations à l'épuisement de l'être, à la fatigue des énergies créatrices et à la propension à se fier à n'importe quel gourou diseur de bonne aventure, il n'est plus acceptable que la charlatanisation de l'invisible devienne une des lignes de fond les plus visibles de la

célébration de l'indépendance, comme ce fut le cas au Congo ou au Sénégal. On a beau dire qu'il est important de prier et de croire en Dieu, il n'en est pas moins vrai qu'une certaine forme de croyance divertissante et crétinisante devient nocive quand elle prend le pas sur la foi qui transforme une société en profondeur. Dans les cérémonies de commémoration de l'indépendance en RD Congo, par exemple, il est difficile de se départir du sentiment que la religion est devenue le délire d'un peuple « en folie », le frein à toute dynamique de réflexion et d'action pour la nouvelle indépendance.

Aujourd'hui, il est important et indispensable pour les communautés de foi de trouver en elles l'énergie d'organiser les forces vives des nations africaines et de mobiliser les rêves des peuples en vue d'inventer le destin de liberté dont l'Afrique a besoin. Cette exigence devra être au cœur des préoccupations pour que la nouvelle indépendance soit nourrie par des valeurs éthiques et spirituelles profondes.

5. Lucidité et inquiétude de l'analyse scientifique des indépendances africaines

Contre l'ambiance générale de fête et d'enthousiasme où s'est célébrée le cinquantenaire des indépendances, un certain nombre d'intellectuels ont opté pour une manière particulière de commémorer l'événement : ils organisent des débats scientifiques dont l'ambition est d'analyser froidement la situation actuelle de l'Afrique, cinquante ans après 1960. Ils cherchent à faire le bilan froid de cette période et à dégager sans passion les enjeux d'avenir qu'elle comporte.

Leur schème spécifiquement scientifique mérite attention. J'y vois une manière d'échapper à l'ivresse et à la politisation extrême du cinquantenaire tel qu'il est célébré et de construire une logique d'engagement pour la construction d'une indépendance délestée des erreurs et des pathologies du passé. J'y vois aussi la manifestation claire d'une volonté de donner un nouveau sens à la soif africaine de la liberté. Plus profondément, l'investissement de l'espace de la célébration de l'indépendance par les forces intellectuelles est destiné à montrer à quel point il n'y aura pas de nouvelle indépendance pour l'Afrique sans le développement de la connaissance, du savoir, de la pensée et de la recherche. Dans le contexte actuel de mondialisation, la conquête de l'indépendance passe par l'utilisation maximale de la matière grise, avec ce que cela exige de logique de la rigueur dans l'approche des réalités.

Au Cameroun, la manifestation du souci de ce type d'esprit a été l'approche purement comptable lancée par quelques intellectuels concernant le budget de la célébration de l'indépendance. Aux yeux de ces intellectuels, la commémoration de l'autodétermination du pays a coûté plus de quarante milliards de francs CFA. Cette somme engloutie dans la fête aurait naturellement mieux servi à lancer, selon eux, des chantiers porteurs de vie en matière d'éducation, de santé et d'infrastructures matérielles. Un pays capable de gaspiller une telle richesse dans les orgies sociales au lieu de bâtir des écoles, des hôpitaux ou des routes est un pays malade, affirme un des opposants les plus virulents au régime en place, Hilaire Kamga. Un tel pays souffre profondément de mal-gouvernance et ne comprend rien aux enjeux d'avenir.

Le Cameroun n'est pas le seul dans ce cas, selon une certaine opposition intellectuelle aux pouvoirs africains actuels. Selon Abdoulaye Bathily, homme politique sénégalais, nombre d'intellectuels de son pays ont désapprouvé la construction du monument de la renaissance africaine qui a englouti des sommes colossales au moment où les jeunes sont sans emploi. En RDC également, l'association Action citoyenne animée par le penseur Antoine Muikilu

Ndaye a montré, chiffres à l'appui, comment le gouvernement aurait été mieux inspiré d'affecter l'argent à l'éducation au lieu de le gaspiller dans des manifestations dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles sont des symptômes d'une certaine étourderie des choix politiques congolais.

En effet, le choix de la fête au détriment d'un investissement des fonds dans les domaines vitaux pour les pays africains apparaît aux yeux d'une certaine intelligentsia comme l'expression solennelle de l'irrationalité de la classe dirigeante et de l'irresponsabilité d'un peuple qui chante et danse en adhérant sans réfléchir à la logique du gaspillage.

Une autre dimension du travail scientifique des chercheurs camerounais a été la mise en lumière de la falsification de l'histoire du pays par les classes dominantes et la caste dirigeante. Celles-ci ont tout fait pour focaliser l'attention sur leur rôle dans la construction de Cameroun indépendant en réduisant les vrais héros de cette indépendance à un rôle folklorique et marginal. Ces héros n'ont été évoqués que dans des allusions furtives que l'on tisse dans un discours d'autoglorification rythmé par un pouvoir en place ivre de sa puissance. Pour combattre cette tentation révisionniste de l'histoire, quelques savants historiens scientifiques ont envahi les médias et ont célébré Oum Nyobé, Félix Moumié, Ernest Ouandié et Ossende Afana comme des figures sans lesquelles il aurait été impossible d'imaginer un Cameroun indépendant.

Le dernier point sur lequel l'approche scientifique de l'indépendance a été significative au Cameroun, c'est celui de la dénonciation des tares de l'autodétermination néocoloniale. Tares habilement masquées sous le nom d'indépendance. Pendant que le discours officiel glorifiait les victoires du parti au pouvoir et annonçait de nouvelles conquêtes de la liberté, l'approche scientifique de l'indépendance par des penseurs comme Fabien Kange Ewane, Suzanne Kalla Lobé, Didier Olinga et Fabien Eboussi Boulaga mettait plutôt l'accent sur la structure essentiellement extravertie et aliénante de l'actuelle indépendance du Cameroun. Un pays qui gagnerait à se penser actuellement en termes de libération et de réelle construction nationale au lieu de célébrer une autodétermination politique complètement problématique.

En RDC, un responsable haut placé n'a pas voulu dévoiler le montant réel des dépenses de la célébration du cinquantenaire. On peut cependant voir, au regard des fastes déployés, que la débauche financière a été à la hauteur des splendeurs médiatisées, selon la même logique de gaspillage dont on a pu voir le côté vraiment inquiétant au Congo-Brazzaville, au Sénégal comme au Gabon.

Dans ces trois pays également, une reconstruction idéologique de l'histoire a été solennisée, comme si toute la trajectoire sociopolitique conduisait à un progrès dont les actuels pouvoirs en place étaient les vrais maîtres d'œuvre et les héros providentiels. De même qu'en RD Congo, le président a clairement affirmé que le pays va mieux aujourd'hui et que l'avenir s'annonce radieux sous sa houlette, les dirigeants sénégalais actuels ont gommé de la mémoire collective l'ère du président socialiste précédent, Abdou Diouf. Cette occultation n'a fait que mieux mettre en lumière les réalisations de l'actuel chef de l'Etat dont l'aura d'auto-glorification comme bâtisseur a pu abondamment briller devant le monde entier.

Dans le discours officiel congolais ou sénégalais, nulle dénonciation des tares néocoloniales n'est venue assombrir la fête. Tout a étincelé dans la sublimité festive et dans la pure magnificence de la gloire nationale retrouvée, comme si l'on était dans le meilleur des mondes possibles.

C'est cette falsification des réalités que les intellectuels dévoués à la science ont remise en cause pour déchirer le voile de l'idéologie festive officielle et voir l'indépendance comme une conquête et un défi aujourd'hui.

6. Les enjeux de la nouvelle indépendance

Les schèmes idéologique, ludique, utopique, métaphysique et scientifique tels que je les ai analysés dans les pages que vous venez de lire ont une fonction précise dans ma réflexion. Je les destine à mettre en lumière deux enjeux qui me semblent fondamentaux pour l'avenir de l'indépendance africaine : l'enjeu de l'éducation à la liberté créatrice et l'enjeu de la formation à la transformation sociale. Ces deux enjeux sont fortement imbriqués l'un dans l'autre. Pour reprendre les mots de Jean-Blaise Kenmogne, l'éducation dont je parle est l'éducation à la transformation sociale et la transformation sociale dont il est question en Afrique est une transformation profonde de la société par l'éducation.

L'indépendance de 1960, l'Afrique et le Congo l'ont reçue en effet sans qu'il y ait eu un processus éducatif cohérent qui aurait conduit clairement et avec fécondité à une autodétermination solide et porteuse d'avenir. Nous l'avons reçue sans qu'il y ait eu une conceptualisation des logiques de fond pour bâtir une vraie liberté dans ses dimensions politique, économique, sociale, culturelle et spirituelle. Aujourd'hui, compte tenu de l'expérience que nous avons de nos cinq décennies d'indépendance, il nous est possible de définir avec clarté des principes qui seront la base de notre destinée de liberté. Principes dont je pense qu'ils sont la sève vitale nécessaire pour nourrir et structurer l'éducation en vue de transformer l'Afrique de fond en comble.

A mes yeux, dans la mesure où les schèmes que j'ai analysés ont mis en lumière des éléments négatifs en même temps que des enjeux positifs de la célébration du cinquantenaire des indépendances, les principes éducatifs à mettre en relief ne peuvent être que ceux qui valorisent le développement des enjeux positifs au détriment des dynamiques du négatif. Sous cet angle, il ne semble que trois principes devront être affirmés avec fermeté comme force structurante de l'éducation à la nouvelle indépendance de l'Afrique.

Il y a d'abord le refus de *l'Afrique de l'autodestruction* : celle qui se concentre tellement sur le côté négatif de son existence qu'elle en oublie les atouts et les potentiels extraordinaires dont elle dispose. Cette Afrique a tendance à ne voir d'elle-même que les violences, les tares, les pathologies et les antivaleurs. Elle s'abîme dans une image catastrophique de son être et se complait à donner cette image au monde dans un miroir désespérément grossissant. L'éducation africaine d'avenir se devant de penser l'indépendance en termes de remise en question de cette image, pour parler comme Auguste Mabika Kalanda, et d'exaltation du nouveau pouvoir créateur africain.

Il y a ensuite le refus de *l'Afrique sous perfusion*. Une Afrique qui déploie sans vergogne et de manière chronique des logiques d'aliénation, d'attentisme, d'extraversion et d'affaiblissement endémique au sein d'un ordre mondial où seuls comptent pourtant, dans le développement des peuples, les énergies de la foi en soi, de la confiance en ses propres capacités compétitives et de la lutte contre les pathologies et les léthargies qui affaiblissent l'esprit d'invention des nations. Il faut éduquer l'Afrique selon la perspective de cet esprit inventif, contre les pesanteurs du fatalisme, du défaitisme, du pessimisme et de l'accoutumance au désordre.

Il y a enfin le refus de *l'Afrique de la charlatanisation de l'invisible*. Cette Afrique a tendance à croire que ce sont les forces surnaturelles qui décident du sort des pays et des civilisations, alors que l'essentiel se joue autour des valeurs de responsabilité et du dynamisme concret de transformation sociale. La nouvelle indépendance des pays africains se décide à cette échelle des valeurs essentielles dont l'éducation des générations montantes est la pierre d'angle.

S'il en est ainsi, il est indispensable de savoir que les dynamiques éducatives pour la promotion de la nouvelle indépendance devront se déployer aujourd'hui selon une double logique dont j'ai appris à apprécier la fécondité théorique et la fertilité pratique dans le travail de recherche menée par l'Institut Interculturel dans la Région des Grands Lacs (Pole Institute) à l'Est de la RDC.

Je pense avant tout à *la logique des révoltes constructrices* : la promotion des énergies destinées à donner à la personne et aux groupes sociaux une indomptable capacité d'être des bâtisseurs de leur propre destinée par le refus de toute domination et par la libération de leurs dynamiques inventives et innovatrices face à des problèmes concrets et aux enjeux vitaux de l'existence. Sous cet angle, éduquer c'est faire surgir du plus profond de l'être l'énergie de la liberté, la conscience de sa préservation permanente et la culture de sa valorisation comme substance indispensable à l'épanouissement de l'humain.

Je pense ensuite à *la logique du déploiement des mythes porteurs de transformation sociale profonde et positive*. Dans des sociétés dominées par des anti-modèles et des antivaleurs comme sont des sociétés africaines en général et la société congolaise en particulier, il est impératif de fonder l'éducation sur des modèles d'humanité et des dynamiques de valeurs qui fonctionnent comme des mythes fertilisateurs et régénérateurs de l'être. C'est-à-dire des récits porteurs de sens, des personnalités porteuses d'énergie vitale et des réalités historiques porteuses de volonté de changer le monde.

Les récits porteurs de sens, tous les pays africains le trouveraient facilement dans les luttes qui les ont conduits à l'indépendance. Les personnalités porteuses d'énergie vitale, l'histoire africaine de lutte pour la liberté en regorge et en offre en abondance à la réflexion et à l'action pour la liberté. Les réalités historiques porteuses de changement, il convient de poser un regard lucide et serein sur les événements majeurs de l'Afrique depuis notre rencontre avec l'Occident pour donner un sens créateur aux moments cruciaux qui ont embrasé la conscience africaine de la liberté. Eduquer en Afrique, c'est faire naître dans la société des personnes et des groupes irrigués par la puissance de ces mythes chargés d'énergie vitale.

Conclusion

On l'aura compris : l'essentiel de l'essentiel pour la nouvelle indépendance de l'Afrique, c'est la construction d'un nouvel être africain, l'invention d'une nouvelle dynamique africaine de vie et l'émergence de nouvelles structures éducatives pour l'homme africain responsable et créateur.

Dans la célébration du cinquantenaire des autodéterminations africaines, nous n'avons pas été suffisamment sensibles à cette dimension de révolution anthropologique fondamentale. Toute la réflexion que je viens de déployer a cherché à mettre en lumière cette dimension de notre indépendance et à en faire une exigence de fond pour la construction de l'avenir.